Document generated on 05/16/2024 9:25 a.m.

Mens
revue d'histoire intellectuelle de l'Amérique française

MENS
Revue d'histoire intellectuelle et culturelle

Gordon S. Wood. *The Purpose of the Past: Reflections on the Uses of History*. New York, Penguin Press, 2008. 323 p.

Éric Bédard

Volume 10, Number 1, Fall 2009

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1023166ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1023166ar

See table of contents

Publisher(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (print)
1927-9299 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Bédard, É. (2009). Review of [Gordon S. Wood. *The Purpose of the Past: Reflections on the Uses of History*. New York, Penguin Press, 2008. 323 p.] *Mens*, *10*(1), 165–168. https://doi.org/10.7202/1023166ar

Tous droits réservés © Mens, 2009

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

relativisme radical. Il en résulte une compréhension plus complexe du processus de disciplinarisation de l'histoire au Québec, à tout le moins de ce qui le rend possible. Les historiens sortiront de cette lecture avec une certitude : les commémorateurs marchent désormais avec eux.

— Julien Goyette
Département des sciences humaines
Université du Québec à Rimouski

Gordon S. Wood. *The Purpose of the Past: Reflections on the Uses of History*. New York, Penguin Press, 2008. 323 p.

Si le passé n'appartient pas qu'aux historiens, les réflexions sur l'histoire, comme discipline, récit, genre, ne sauraient non plus appartenir qu'aux seuls « théoriciens » issus des études littéraires, de la sociologie ou de la philosophie. Fort heureusement, il arrive que les vieux praticiens de la discipline, ces vétérans restés imperméables aux modes du jour, mettent de côté leur recherche et tentent modestement de faire le point sur le métier d'historien. De telles réflexions sont utiles à l'historien « traditionnel », qui passe des années à décrypter des archives, à lire de vieux journaux et des revues oubliés, et qui conserve l'espoir un peu naïf de voir émerger de cette masse de documents originaux une reconstitution vraisemblable du passé. C'est que, devant cette prolifération de traités d'épistémologie, ce même historien en vient parfois à se demander, lorsqu'il lève la tête et jette un regard distrait sur cette production théorique, si ce qu'il fait à toujours du sens, si ses articles et ses livres sont toujours pertinents.

Grand historien de la révolution américaine, chef de file, avec Bernard Baylin, d'un renouveau en histoire des idées politiques, Gordon S. Wood a fait paraître au fil de sa longue et fructueuse carrière de nombreuses recensions sur une série de livres importants consacrés à sa période de prédilection. Plusieurs de ces essais publiés

dans des revues aussi prestigieuses que *The New Republic* ou la célébrissime *New York Review of Books* viennent d'être regroupés à l'intérieur d'un seul et même ouvrage. Dans chacun de ses 21 textes publiés entre 1981 et 2007 et destinés à un public de non-initiés, Gordon S. Wood situe l'ouvrage dans son contexte historiographique et propose de riches réflexions sur la discipline. Par les thèmes qui sont abordés (histoire comparée, multiculturalisme, narration, présentisme, races et genres, postmodernisme, etc.), le livre offre un panorama très intéressant de l'historiographie américaine des dernières décennies. Celles et ceux qui ont beaucoup appris en lisant *That Noble Dream: The « Objectivity Question » and the American Historical Profession*, de Peter Novick, publié en 1988, y verront peut-être une suite. Si l'historien québécois et canadien ne pourra s'empêcher de faire des parallèles avec la recherche menée dans son pays, le principal intérêt du livre est cependant de proposer une riche méditation sur la discipline.

L'histoire académique qui s'est écrite au cours des dernières décennies, déplore Gordon S. Wood, n'intéresse plus que les spécialistes. De la vogue de l'histoire « sociale » des années 1970 à celle de l'histoire « culturelle » des années 1990, souvent promue par les mêmes historiens, les chercheurs se seraient éloignés du grand public. Avec ses techniques nouvelles d'enquête, ses séries statistiques, son hyperspécialisation et, plus récemment, ses concepts ésotériques empruntés, le plus souvent, aux études littéraires, l'histoire académique ne rejoindrait plus l'honnête lecteur, prêt à faire quelques efforts pour suivre une démonstration savante mais peu disposé à voir saccager une mémoire faite d'événements structurants et de mythes fondateurs auxquels il est souvent attaché et qui motive, dans bien des cas, un intérêt sincère pour le passé. Résultat, note Wood, le nombre de diplômés en histoire aux États-Unis n'aurait cessé de décliner, passant de 44 663 en 1970 à 16 413 en 1986 (p. 3). Cette histoire autoréférentielle, idiosyncrasique, jargonneuse, expliquerait le retour des grands récits épiques écrits, le plus souvent, par des historiens sans formation universitaire : un phénomène qui inquiète Wood.

L'histoire académique pourra retrouver son public et sa véritable pertinence en tant que discipline savante, pense l'historien, si elle renoue avec ses fondements humanistes. L'histoire ne serait pas une science sociale comme les autres, car son rôle n'est pas de généraliser des phénomènes politiques ou sociaux, ni de proposer des théories ou des lois sur l'agir humain. S'il arrive que le passé reconstitué par les historiens puisse fournir d'utiles enseignements sur le présent, l'historien ne saurait non plus faire figure de donneur de leçons. D'aucunes manières l'histoire ne devrait-elle être pensée comme la grande ennemie de la mémoire collective ou comme la discipline grâce à laquelle pourrait émerger un nouveau récit glorieux qui permettrait aux « exclus » d'hier et d'aujourd'hui de se libérer du carcan d'un passé étouffant. L'historien n'est en somme ni un homme de science vers lequel on pourrait se tourner pour prévoir l'avenir, ni un « critique culturel » à qui incomberait la tâche de déconstruire, ou de glorifier, un passé mis au service du présent.

Telle que Gordon S. Wood la conçoit, l'histoire permet de reconstituer, grâce à un travail patient et rigoureux, la contingence d'un passé que nous devrions toujours aborder comme s'il s'agissait d'un pays étranger. S'il faut éviter tout anachronisme, s'il importe de situer les valeurs, les idées et les actions, les gestes héroïques ou les aveuglements, dans leur contexte, c'est que les femmes et les hommes du passé étaient confrontés à des choix limités par des phénomènes complexes qui, souvent, échappaient complètement à leur entendement, mais que l'historien, avec le recul, peut rendre intelligible. Comprendre le passé dans toute sa complexité, c'est, selon Wood, prendre conscience des limites auxquelles sont confrontés les chefs les plus volontaires et ainsi réaliser le caractère tragique de l'expérience humaine. Contrairement aux sciences politiques ou à la sociologie, qui ambitionnent souvent de comprendre le monde pour mieux le transformer, l'histoire serait une discipline *conservatrice*, « *not in any contemporary political sense,* précise-t-il, lui qui écrit dans des revues de centre-gauche, *but in the larger sense of inculcating skepticism about people's ability to manipulate and control purposefully their own destinies* »

(p. 71). Cette conscience aigüe des limites, ce sens du tragique, au lieu de nous rendre pessimiste ou de nous faire sombrer dans le nihilisme, rendent généralement plus sage. Grâce à l'histoire, nous savons que les « idées » qui permettent de juger, de percevoir et d'interpréter le monde qui nous entoure, qui donnent sens aux actions que nous entreprenons, cheminent très lentement. Cette conscience historique nous rend aussi plus libres, car elle nous enseigne à nous méfier de celles et de ceux qui, en politique, nous promettent parfois mer et monde.

— *Éric Bédard*
Télé-Université
Université du Québec à Montréal

Éric Méchoulan. *La culture de la mémoire, ou comment se débarrasser du passé?* Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2008. 261 p.

Depuis un quart de siècle, les devoirs de mémoire issus des expériences génocidaires voisinent, comme si le passé devenait l'étalon de toute valeur, la marchandisation du patrimoine. Les sciences humaines n'échappent pas à ce tropisme du passé qui paraît voué à faire époque. Elles rivalisent d'inventivité pour décrire les voies retorses de la mémoire collective, les usages stratégiques d'un passé instrumentalisé et l'invention politique des traditions nationales. L'histoire culturelle, plus fortement sans doute que tout autre paradigme, définit à ce titre l'agenda de la recherche contemporaine, en intimant chacun de traquer, quel que soit son champ d'activité, la gestation et la circulation des représentations du passé dans l'espace du présent. Or, comme nous le rappelle Éric Méchoulan, « l'histoire culturelle doit commencer par l'histoire même de la notion de culture ». Cet avertissement arrive à point nommé. Certes, il ne s'agit pas de la première tentative pour rendre raison de l'impérialisme de la mémoire